

II

Annexe - La substance de la « conversion communautaire »

Cette annexe s'insère dans le chapitre D.1 du document « Garde-t-on ses moufles en été ? ». Mieux vaut sans doute l'avoir lu au préalable...

1. Un cadre sécurisant

Comme on l'a écrit dans « Garde-t-on ses moufles en été ? » : l'état du monde nous impacte chacune et chacun, de manière multiple et profonde...

... Bon, nous, Occidentaux plutôt favorisés, on souffre encore relativement mollement. On a encore, pour la plupart d'entre nous, un peu de marge :

- les projets personnels, professionnels, familiaux fixent de joyeux caps ;
- les virées à la mer entre amis, les glaces au congé et les séries captivantes approvisionnent en bien-être nos récepteurs hormonaux.

Cette marge nous permet de respecter sans trop nous forcer ces bonnes convenances qui disent qu'il est de bon ton d'afficher un masque social présentable et de ne pas trop demander de l'aide.

A noter que j'écris « on », mais que je ne me reconnaiss pas dans ce « on » : malmené par une maladie, j'ai dû tomber le masque social. C'est d'ailleurs probablement ça qui m'amène à écrire ce texte.

Si j'étais la seule brebis galeuse, dans un monde stable et radieux, je garderai mon expérience pour moi, et plutôt que de m'astreindre à des heures d'écriture laborieuses, je gèrerais de mon mieux la sensation dégradante d'être hors des convenances.

Mais des brebis galeuses, il y en a de plus en plus. Certaines personnalités osent dévoiler publiquement leurs divers troubles (le chanteur Stromae, la gymnaste Simone Biles, la politique Sandrine Rousseau, ...), mais surtout, la masse des anonymes s'accroît à un rythme sidérant :

- pour les seuls burn-out, les statistiques sont imprécises, mais plusieurs sources avancent le nombre de 2,5 millions de cas en France, soit un triplement par rapport à l'avant Covid ;
- le nombre de bénéficiaires de l'aide alimentaire a progressé de 35 % en quatre ans, et prend en charge 2,4 millions de personnes en France.

Et encore, on ne voit que ceux qui consentent à abdiquer. Dans le silence des coeurs, bien plus nombreux sont ceux qui font l'effort de se maintenir à peu près à flot pour éviter l'abaissement social. Et, de nouveau, ce ne sont que les prémisses, les signes avant coureurs... Allons-nous laisser nos frères et sœurs – et nous-mêmes – tomber les uns après les autres, sans décider de changer quelque chose à notre organisation sociale ?

Dans ce cadre, l' « autre attitude » de Guardini implique probablement :

- sur le plan du récit collectif, d'assumer que l'être humain est vulnérable par nature, et que l'entraide est un mode de relation naturel dans les structures humaines. Ainsi, de contribuer à déconstruire les convenances sociales évoquées plus haut, et de les remplacer délibérément par d'autres codes dans lesquelles l'interdépendance réelle est la norme ;
- sur le plan concret, le temps où l'on pouvait se contenter pudiquement d'une prise en charge du petit nombre des assistés par des structures sociales et associatives identifiées (Emmaüs, les Restos du cœur, etc.) est révolu. Désormais tous assistants et assistés, il nous faut insuffler dans toutes les structures existantes le gène de la solidarité réciproque. Retisser les liens des quartiers, des villages et des tribus. Que les cœurs ressentent une communion chaleureuse et confortante. Bâtir des sécurités plus robustes que les pseudo-sécurités du monde (notamment le capital financier) : sécurité collective, capital humain et relationnel, confiance en Dieu.

Bien sûr, notre société engoncée dans son individualisme ne va pas se transformer du fait de quelques lignes utopistes écrites dans un livret anonyme. Mais notre responsabilité tient davantage aux intentions qu'aux résultats. Et puis, « rien n'arrête une idée dont le temps est venu » (V. Hugo) !

2. *Levier de transformation*

a) Déjouer le risque de conformisme

Les jésuites parlent de « satis » et de « magis », à peu près selon les termes de ce tableau :

	Définition	Evangile du jeune homme riche
« Satis »	Se traduit par « assez, bien, suffisamment »	Respecter le Décalogue, assister la veuve, l'orphelin, l'étranger, le pauvre, etc.
« magis »	Se traduit par « davantage » Ne contredit pas le « satis », mais, titillant la conscience, il appelle à son dépassement	« Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres [...]. Puis viens, suis-moi. »

Il y a un appel au « magis » en chacun de nous, qui attend d'être activé. Il s'active selon le plan de Dieu, bien sûr, mais il me semble que la culture collective favorise ou refreine son activation.

Le phénomène des « interactions spéculaires » est très puissant : dans un groupe, nous nous comportons de la manière dont nous pensons que les autres

vont se comporter. C'est souvent embêtant car ça institue un esprit conformiste qui ne favorise guère les initiatives et émousse les élans de « magis », un peu comme un ressort de rappel ramène en position neutre tout ce qui, un temps, à cru pouvoir s'éloigner...



Lorsque l'esprit conformiste reproduit ce qui flotte dans l'air du temps (constituer un capital financier ou social, fonder une famille idéale ou se forger un corps de rêve), il y a peu de place pour le « magis ».

... Mais on peut aussi décider de « hacker » les interactions spéculaires en créant une culture dans laquelle la norme collective est précisément l'activation des « magis » individuels ! Alors, chacun est implicitement invité à observer ce par quoi il est traversé, et à dégouiller son « magis » (que ce soit développer des actions en manif, ouvrir un lieu pour des migrants, marcher sur les mains pour ne plus user de chaussures ou monter un village de yourtes) ! Chacun peut se laisser inspirer et embarquer par le « magis » d'un autre, ce qui permet d'aller plus loin...



b) Jugez-v...Aimez-vous les uns les autres

Dans tout processus de transformation mêlant individuel et collectif, il y a un risque de jugement. Ce qui est insupportable pour l'un sera acceptable, voire souhaitable pour l'autre... C'est que nous avons chacun notre histoire, nos intuitions et notre caractère. De bonne foi, chacun tend à estimer que ses propres pratiques sont acceptables (le déni est parfois une question de survie !), et que c'est seulement au-delà que les choses deviennent critiquables.

En réponse, la conversion communautaire convoque la parabole de la poutre et de la paille !

L'intention n'est pas :

- de condamner les modes de vie de chacun, pour se hisser à la hauteur des exigences à grands coups de reproches et d'injonctions !
 - « Tu prends l'avion, honte à toi »
- mais de constater nos complaisances avec la folie du monde, identifier d'où elles viennent, et s'épauler pour les réduire.
 - « D'où ça te vient, ce besoin de voyages exotiques ? Quand tu veux, on s'organise des virées vélo à la place. Mais fait gaffe : c'est addictif ! Eh dis, tu me ferais un massage, chaque fois que j'ai envie de fumer ? 😊

J'en profite pour préciser que rien ne se veut jugeant dans ce document (pardon si tu te sens juger). Uniquement, comprendre ce qui pèse sur nous, et s'accompagner joyeusement pour nous en délester.

Une fois défini cet esprit collectif libérant des leviers radicaux pour se hisser à la hauteur des enjeux, et une fois pointé le risque de jugement, je proposerais bien deux modes d'action concrète :

- vivre sans nuire (la longueur de cette partie ne suggère pas qu'elle a une importance de premier ordre : je prends simplement le temps du développement) ;
- militer pour un monde plus beau.

c) Vivre sans nuire

(1) *On nuit*

On en fait le constat dans le document « Garde-t-on ses moufles en été ? » : la société nous place dans une position de nuisance quasi permanente.

La raison semble avoir abdiqué, et l'être humain occidental a intégré qu'il devait nuire pour être. C'est comme ça, maintenant, et imaginer qu'il puisse en être autrement est perçu comme une utopie naïve.

Cette situation est pourtant inédite dans l'aventure humaine :

- depuis l'aube de l'humanité, et jusqu'il y a peu, l'ensemble des services et des biens de consommation étaient inoffensifs. Les carottes, si elles ne venaient pas du jardin, arrivaient au pire en charrette à cheval...
- aujourd'hui, la moindre barquette de carottes râpées de Super U est tâchée de pétrole (intrants, transport, emballage...). Tout nous amène à contribuer à la destruction. C'est pas rien, ça ! 

S'il en avait toujours été ainsi, l'être humain aurait développé tout un package anthropologique et symbolique pour composer avec cette réalité. Mais là, nous sommes démunis... Laissés à nous-mêmes devant ce vertige.

(2) *Les petits gestes ? Hum... décevant!*

Que faire ? Les « petits gestes » ? Ils sont sans doute méritants, mais chacun sait maintenant qu'on s'y épouse pour un résultat décevant... Et puis, vus sous un angle politique, les petits gestes sentent l'esbrouffe :

- Aux « Mardi de l'Essec » (4 octobre 2013), il est demandé à Frédéric Lordon, membre des Economistes attérés, pourquoi ses pratiques ne sont pas alignées avec ce qu'il proclame. Sa réponse : « Ce reproche est une expression quasiment pure et parfaite de la métaphysique néolibérale, en faisant peser sur les individus séparément la charge de changer le système. Les individus jouent le jeu dans le système comme il est. J'ai des marques de fringues

partout sur moi ; mais je ne peux pas aller cul nu ! Les individus sont plongés dans les structures de l'économie capitaliste. Il faut pas leur demander de les vaincre séparément. Ça se joue à des nouveaux extrêmement élevés, là où on configure les grandes structures de la concurrence, de la financiarisation... » ;

- Camille Etienne a dit quelque chose comme ça (si quelqu'un a la source, je suis preneur !) : « Les petits gestes, c'est ce qui confine à l'inefficacité. Ils sont l'ami des puissants : tout le temps consacré à trier ses déchets n'est plus disponible pour les luttes structurelles ».

(3) Se résoudre au déni ? Spirituellement, pas très satisfaisant...

Quelqu'un m'a un jour présenté sa prise de distance avec le mal ordinaire qu'il commettait comme une progression dans sa stratégie d'émancipation personnelle : il s'était libéré d'une culpabilité. J'en ai eu froid dans le dos ! Bon, si sa culpabilité était le fruit d'une prescription morale extérieure alors, c'était sûrement très bien de s'en libérer. Mais en ce qui me concerne, je ressens cette aspiration à ne pas nuire comme la marque de mon humanité. Si je me laisse déposséder de cette tristesse, je cesse d'être humain. L'Africain exploité est absolument mon frère que j'aime, et à ce titre, lui nuire me cause une grande souffrance. S'il apparaissait socialement évident que tous les parents battent leurs enfants, je ne verrai pas comme une émancipation le fait de parvenir, moi aussi, à battre mes enfants sans en souffrir.

Le pape François confirme (LS 160) : « Ce qui est en jeu, c'est notre propre dignité. [...] C'est un drame pour nous-mêmes, parce que cela met en crise le sens de notre propre passage sur cette terre. »

(4) Les changements structurels

Clore le dossier dès le constat d'échec des petits gestes, c'est aller bien vite en besogne. Car il y a une autre voie : celle du changement structurel. Ne peut-on pas travailler à l'édification de structures permettant une non-nuisance à peu près vivable ? Repartir des racines, non pas du bout des branches. Remplacer les contextes de nos vies qui rendent inévitable la contribution quotidienne à la destruction du monde par d'autres contextes, non pas à inventer (car l'être humain a presque toujours su), mais à retrouver...

- Le moteur ? Non pas la nécessité de sauver la planète, ni une injonction extérieure, mais la joie de se remettre au diapason de son âme, de refaire vibrer une corde que l'époque a atrophiée : celle de la cohérence avec le projet de Dieu. Est-il permis de croire que l'appétence à faire le bien que Dieu a placé en nous, si elle est cultivée, affutée, dilatée, peut rendre évitable le recours au mal ? A-t-on le droit – évidemment, sans jamais l'atteindre – de viser cela ?
- Quel gain ? Les souffrances infligées à la nature et à mes frères et sœurs

humains ne s'arrêtent pas aux portes de moi-même : il existe un *fil invisible* qui relie tout à tout, si bien que consentir par nécessité à une vie qui nuit au vivant autour de moi revient, par l'effet de ce fil, à me nuire à moi-même (Henri-David Thoreau : « L'homme n'a pas tissé la toile de la vie, il n'est lui-même qu'un fil de cette toile ; ce qu'il fait à la toile, il le fait à lui-même »). Recréer un contexte où il soit facile et indolore de vivre sans voiture, téléphone portable, voire sans éclairage électrique, ça doit produire des sacrés trucs, à long terme, non ?

- Quelle efficacité pour la planète ? « La paix se fait en moi parce que j'ai rejeté la paix », disait Mounier. Peut être bien que l'efficacité, elle aussi, vient quand on se défocalise d'elle ? Les calculs à des fins d'efficacités ne peuvent-ils pas s'avérer contre-productifs ? Les « obligations de résultat » sont-elles chose de Dieu ou du monde ? Le Chrétien n'est-il pas invité à être seulement fidèle à ce qui lui semble juste, confiant que Dieu rendra efficace ? En outre, bien qu'ils soient lents, les changements structurels libèrent de puissants leviers pour l'action militante !
- Le rythme ? Progresser aussi lentement que nécessaire : une certaine « radicalité en conscience » allie la détermination du but à la souplesse charitable du chemin vers ce but.

Mouais... mais ça semble bien illusoire... Je m'en rends compte moi-même : il n'y a pas, dans ces enchainements de mots, de quoi initier cette extraction structurelle des logiques du monde : il manque un ingrédient...

(5) Ça marche mieux à plusieurs

Point d'étape :

- On veut s'engager pour un monde harmonieux, mais on reproduit des modèles qui font de nous d'incessants contributeurs de la destruction.
- On n'imagine pas pouvoir se transformer soi-même à la hauteur des enjeux : on est trop pris par les logiques qui nous entourent. Elles nous sont familières, indissociables de notre identité, elles baignent nos réseaux relationnels et sûrement que nous y trouvons partiellement notre compte.
- Celui qui vit autrement a le sentiment de nager à contre courant, et chaque parcelle de sa vie qu'il replace du côté alternatif (consommer autrement, travailler autrement, se déplacer autrement, habiter autrement, communiquer autrement, se divertir autrement, se nourrir autrement, se soigner autrement) sera éternellement battue par les flots et risquera à tout moment d'être emportée. Epuisant !

Mais alors, une évidence saute aux yeux : ce qu'il faut, c'est une embarcation collective. La conversion communautaire, c'est une embarcation dotée d'une

multitude de rames. Ainsi, chacun rame avec le collectif, plutôt que de nager seul contre le courant.

Petit aparté pour réaliser l'impact considérable des structures :

- De nos jours, dans notre structure-société actuelle, personne n'imagine pouvoir vivre sans polluer. Vivre sans nuire est devenu une utopie raillée par les professeurs de réalité : « Hin hin ! Tu veux revenir à la bougie ? ».
- Tandis que depuis l'origine de l'humanité, et jusqu'il y a quelques siècles encore, dans la structure-société d'alors, et sans le moindre effort, personne ne polluait (ou disons que c'était négligeable).

Même être humain, mais réalités totalement différentes, du fait des structures.

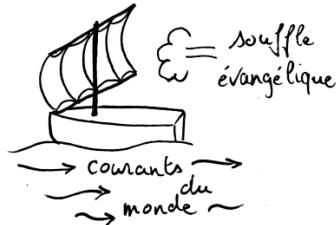
Revenons à notre barque. Elle pourra offrir :

- une norme alternative reposante :
 - espaces où la vie alternative est possible sans se consumer dans une nage permanente ;
 - espaces (presque) vertueux à l'état de repos ;
 - structures où il soit « plus facile d'être bon » (Pierre Maurin) ;
- un point depuis lequel l'encore-plus-radical peut s'exprimer (car il faut être sacrément décalé des pratiques actuelles pour ne plus nuire au monde !).

La barque doit aussi savoir capter l'énergie d'un autre contre-courant : celui de l'Evangile.

L'inspiration évangélique :

- offre une tradition qui guide l'âme : sobriété, apaisement de l'ego, etc. Une vraie contre-culture !
- brûle d'un désir révolutionnaire de pauvreté au nom de la justice ;
- témoigne du mode de vie si inspirant des premiers chrétiens ;
- encourage la prière comme moyen de ressourcement vital ; etc....



Concrètement, bien que la conversion communautaire puisse revêtir de multiples formes, l'une d'elles vient naturellement à l'esprit : la vie collective / communautaire... Elle permet de vivre la conversion communautaire de manière plus engageante, moins hors-sol, plus cohérente, plus intégrale.

Je glisse ici un mot sur le projet de la Cordée¹, qui vise à réunir des gens qui ne croient plus à la folie du



¹ cf. *Voyage en Lymilie* (<https://oliviertempereau.wixsite.com/seletolivier/livre-maladie>)

monde, et/ou qui ne peuvent plus en suivre le rythme. Le projet est qu'ils :

- se créent ensemble des conditions d'existence adaptées à leurs vulnérabilités et aspirations propres ;
- constituent une sorte de poste avancé sur le monde à réinventer, et trouvent ainsi une exaltante fécondité !

d) L'action militante

L'action militante est déjà bien vive, et elle se développe dans les milieux chrétiens... La conversion communautaire a-t-elle des choses à y apporter ?

- Puisque la lutte rend vulnérable, nombre de structures militantes intègrent déjà des pratiques de solidarité extraordinaires (on prend plus facilement le risque d'une garde-à-vue quand on sait qu'il y a un avocat et tout un collectif qui nous soutiendra). Solidarité instinctive lors d'une manif ; solidarité convivial sur un rond-point de Gilets jaunes ; solidarités organisées des caisses de grèves, ou des « greniers des soulèvements »... Fabuleux ! En ce sens, la conversion communautaire n'a que le « magis » ignacien à proposer (encore un pas de plus, toujours un pas de plus) : dans le domaine de la solidarité, du soutien et de l'amour, la croissance infinie est une chose vertueuse ! 
- En elle-même, la conversion communautaire est militante, dans le sens où elle porte un message. Peut-on imaginer que ce message transparaisse en surimpression de l'action militante ? Que l' « autre attitude » qui s'approfondit sans cesse dans les collectifs devienne une part des revendications : « C'est vers ce monde-ci que nous souhaitons aller ».

3. Conclusion

Chacune et chacun pourrait sans doute écrire des choses très différentes sur la « substance de la conversion communautaire ». Ma vision n'importe pas plus que celle d'un autre, mais ce qui compte, je crois, c'est précisément de lui donner une substance, à cette « conversion communautaire » : repérer qu'il y a là un sujet d'importance à investir.

Allez, la page se termine, je me tais ! Je te souhaite une bonne fin de lecture de « Garde-t-on ses moufles en été », si tu l'as laissée en pause !